53e ANNÉE (6e SÉRIE) N° 9 27 FÉVRIER 1936

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

Mgr A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en Théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Causerie de l'AMI sur les " Revues"

SOMMAIRE

I. La doctrine de Paul Bourget. — Ses origines, ses études, son état d'esprit initial. — Premières œuvres. — Le dilettantisme. — Ses dons de romancier : somnambulisme lucide, dans lequel il écrit. — II. Peut-on dire qu'il s'est « converti » ? — Réponse qu'il donnait à cette question. — Ce qu'il nomme l'Apologétique expérimentale. — Comment il en est arrivé là. — Influences de Spencer, de Taine, des événements. — III. « Conversion » ? — Nous disons : *oui*. — Pourquoi il dit : *non*. — Malentendu sur le mot « converti ». — IV. Bourget faisait-il du roman à thèse ? — Pourquoi il repoussait ce mot. — Romans à idées. — V. Valeur de son apologétique. — Analogie avec celle du Dr Carrel. — VI. Quelques revues missionnaires.

I

« Avec Paul Bourget, c'est la plus haute figure des Lettres françaises qui disparaît. Ce vendredi de la fin de décembre où ses obsèques se sont déroulées avec la noble simplicité qu'il avait voulue, écartant tout ce qui n'était pas la religion et ses prières, au recueillement de l'assistance, à l'émotion qui étreignait les cœurs, on pouvait mesurer la place qu'y tenait celui en qui tous saluaient une pure gloire française. »

C'est en ces termes émus que René Doumic, vétéran lui-même des lettres, puisqu'il est dans sa 76e année, salue la mort de son aîné, l'illustre romancier qui a quitté ce monde le 25 décembre 1935. Nous serions inexcusables de ne pas nous associer à un tel deuil et de ne pas saisir l'occasion de rappeler les données principales du cas que cette grande vie a représenté.

Tout le monde sait que Paul Bourget a débuté par des œuvres d'inspiration tainienne et renanienne, c'est-à-dire scientiste, qu'il y eut dans sa vie une évolution remarquable, qu'il est devenu, à sa façon, un apologiste passionné de la religion catholique qu'il avait semblé sur le point de renier sans retour, qu'il a persévéré jusqu'à la mort dans les convictions reconquises de son âge mûr, et qu'il désirait qu'il se dégageât de ses livres une haute leçon religieuse. C'est cela même que nous appellerons « le cas Bourget. »

Ce cas a une valeur durable. J'oserais dire que le problème même de la civilisation s'y trouve enfermé. Bourget avait passé par les routes de son siècle. Il a hésité à la « croisée des chemins. » Cette hésitation, c'est l'épreuve commune de tous les hommes de notre temps. (Mais croit-on en vérité que tous les temps n'en aient pas eu une semblable ?). Scientisme ou tradition religieuse, tel était le dilemme. Par la force de ses analyses sociales, par l'application du grand principe évangélique : « Vous les connaîtrez à leurs fruits, » sous l'influence assurément de grâces qui demeurent un mystère entre son âme et Dieu, Paul Bourget a réussi, bien avant que la crise actuelle vînt démontrer la profonde vanité des promesses scientistes, à démasquer les faux prophètes, à s'arracher de leur emprise, à leur démontrer à eux-mêmes leur erreur, à en réveiller plusieurs de leurs propres illusions, à ressaisir la foi de son enfance, à se la prouver à lui-même et à une infinité de lecteurs au moyen du grand argument que les faits ont taillé tout exprès pour notre temps.

Rappelons les dates [1].

Charles-Joseph-Paul Bourget était fils d'un mathématicien connu, Justin Bourget, qui fut recteur des Académies d'Aix (1878), puis de Clermont (1882). Il était né à Amiens, où son père était professeur au lycée, en 1852. La même année, ce dernier publiait un livre au titre rébarbatif : *Variation des Constantes arbitraires,* qui dut enchanter les spécialistes, mais que les profanes n'auront jamais la moindre envie d'ouvrir. Paul Bourget fut un élève brillant.

« Il était adolescent, et élève à Louis-le-Grand, en 1871, écrit M. Bidou. Son professeur de philosophie, M. Charles, était tout kantien, comme les universitaires d'alors. Les Prussiens étaient aux portes, et M. Charles éprouvait un hautain et triste soulagement à ses douleurs de patriote, en opposant Kant à M. de Bismarck... » Il commentait devant ses élèves la règle kantienne : *Agis de sorte que tes actes puissent être érigés en règle universelle.* Avec quelle émotion Paul Bourget écoutait ! Il est plus tard si bien revenu de cette admiration et de cette confiance dans les décisions de la conscience qu'il a dénoncé dans la maxime du philosophe de Kœnigsberg le triomphe de

[1] Nous aurons, chemin faisant, à utiliser les trois articles que Victor Giraud, Henry Bidou et Henry Bordeaux lui ont consacrés, le premier dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 janvier, le second dans la *Revue de Paris* de la même date, le troisième dans les *Etudes* du 20 janvier.

l'égocentrisme. Il n'en reste pas moins qu'il a été élevé au son de cette grande voix. On en reconnaîtra l'écho dans ses années de crise. Les personnages de ses romans l'ont entendue. Dans le monde qu'il a créé, le nombre des actions vraiment mauvaises est infiniment petit ; ce sont presque toujours des faiblesses plutôt que des crimes, et (excepté le cas démonstratif de Robert Greslou), tous ces êtres humains, la plupart sans maximes, obéissent à l'impératif catégorique de leur conscience ou l'avouent par leurs remords. Et plus tard le kantisme initial préparera la voie à la discipline chrétienne.

« Les premières œuvres de Bourget, ses poésies, ont été écrites dans ce trouble profond qui a suivi la guerre de 1870. La défaite fut alors plus féconde pour les Français que ne le sera la victoire. »

En effet, une sorte de passion de relèvement s'empare alors des bons Français. Ils veulent se racheter de l'humiliation comme d'une faute nationale. Une poussée formidable de travail se manifeste après la guerre malheureuse. Taine se penche sur le siècle et tente d'analyser le trouble profond de la société française. C'est alors qu'il abandonne la spéculation pure, c'est-à-dire la philosophie, pour revenir à l'histoire. C'est alors qu'il écrit *Les Origines,* qui devaient avoir sur la génération de Bourget et sur lui-même en première ligne une si prodigieuse influence. A vingt ans, le futur romancier est licencié ès-lettres. Il aurait pu entrer à l'Ecole normale supérieure ; il ne l'a pas voulu. Il cherche sa voie ailleurs que dans le professorat [1]. Il accepte pour vivre et pour faire son chemin les besognes les plus ingrates. Debout tous les jours à 3 heures du matin, il travaille d'abord pour lui-même, puis il donne le meilleur de sa journée à des cancres impénitents qu'il doit conduire au baccalauréat. Il fréquente les lieux d'études, les bibliothèques, les cours de la Sorbonne, les conférences des Hautes-Etudes. Ses amis, pas toujours aussi disciplinés que lui, se nomment Jean Richepin, Maurice Bouchor, Anatole France, Stéphane Mallarmé, Paul Arène. Tous ensemble, ils forment un groupe passablement tumultueux, voire anarchiste, qui s'est donné le nom de cercle des « Hydropathes » (ce qui veut dire sans doute : ceux que l'eau rend malades quand ils en boivent !). Mais très vite, Paul Bourget se sent déplacé dans ce milieu. Il a la passion de la vie sérieuse, et dans ses premiers vers *(La Vie inquiète*, 1874) il traite avec dédain et pitié

Ces hommes de trente ans qui, la prunelle éteinte,
Déjà chauves, fumaient en lisant un journal.

Ne voyez-vous pas déjà, dans ces deux vers, poindre la première lueur de ses découvertes ultérieures ? « Vous les reconnaîtrez à leurs fruits ! » Qui donc a « éteint ces prunelles » de jeunes hommes ? Que manque-t-il donc à cette génération qui semble s'abandonner et qu'un mal mystérieux dévore ? Il ne répond pas encore : *la foi catholique*. Il est toujours kantien. Mais il comprendra un jour que le kantisme n'est que de l'Evangile laïcisé et privé de son suc fécond.

Pour l'instant, il essaie de se donner un idéal très grand et très pur. Cet idéal, ce ne sera pas l'abandon à la douceur de vivre :

Tais-toi, doux rossignol du mois des primevères.
Tais-toi, plaintif oiseau que j'ai trop écouté !

Que sera-ce donc ? Ses vers vont nous l'apprendre :

Les jours succéderont aux jours, et les années
S'effeuilleront ainsi que des roses fanées,
Avant que je n'étreigne entre mes faibles bras
Les seuls trésors que j'aie adorés ici-bas :
La gloire et le génie... Et pourtant comme j'aime
Ces lettres dont j'ai fait ma volupté suprême !

Mais, en attendant que le succès vienne couronner ses efforts, avec quoi remplira-t-il sa longue et dure attente ? Avec cette sorte de religion de l'intelligence que l'on a appelée dans la suite le *scientisme*. A travers les essais et poèmes qui marquent sa route, il apparaît comme un aristocrate de l'esprit, qui s'efforce de se hausser au-dessus de la mêlée des intérêts vulgaires et de s'enfermer dans la contemplation amusée de l'agitation des humains. Son premier recueil de vers avait été *La Vie inquiète*. Le second eut pour titre *Edel* et parut en 1878. Le troisième est de 1882 et s'intitule *Aveux*. On y trouve des conseils comme ceux qui suivent :

Sans souci de savoir si le temps qui s'écoule,
T'apporte ou non des biens auxquels tu ne crois pas,
Ecoute, *indifférent aux luttes d'ici-bas,*
Autour de toi frémir et trépigner la foule...
Répète-toi les vers célèbres de Lucrèce :
« Il est doux, quand les vents troublent les flots [puissants,
D'être à terre et de voir les marins en détresse
Lutter contre les maux dont nous sommes [exempts !... »

Son parti est donc pris. Il se tiendra sur un observatoire élevé ; il sera loin de la foule ; il jouira en paix du spectacle de l'agitation des hommes. C'est cet état d'esprit qu'on a nommé « le dilettantisme ». Renan l'avait mis à la mode ; on plaçait l'intelligence au-dessus de toutes les autres facultés ; on se dispensait de l'action, en établissant la primauté des « lucides plaisirs de la curiosité ».

Cette curiosité de Paul Bourget s'exerce d'abord sur les livres. C'est à travers eux qu'il étudie le monde. Il s'acharne à pénétrer le secret des grands écrivains qui l'ont précédé, de ceux qui lui plaisent le plus et que secrètement il envie. Cela ne l'empêche pas, certes, de regarder autour de lui dans la rue, dans les salons, dans tous les lieux où il rencontre des êtres humains, des femmes surtout, car il semble particulièrement curieux de psychologie féminine. Mais en atten-

[1] Nous verrons plus bas ce qu'il pensait de l'Ecole normale, sinon à cette date de sa jeunesse, du moins en sa maturité d'observateur social.

dant de se risquer à peindre pour son propre compte, il analyse, il dissèque les procédés littéraires de ses devanciers. Il publie, en 1883, à 31 ans, ses *Essais,* puis en 1885 ses *Nouveaux Essais de Psychologie contemporaine.* Ne croyez pas y rencontrer de la psychologie d'école. Non, il y étudie les écrivains du siècle qui lui semblent avoir eu le plus d'influence sur la formation de leurs contemporains. Son analyse est fine et aiguë. Il a profondément senti et il a voulu savoir ce qu'il avait senti, et il a voulu le dire. Il a fait l'inventaire des idées de son temps. Il cherche à entrer dans le dernier fond de la pensée de chaque écrivain, d'aller jusqu'aux sources de son génie et de sa personnalité. Il se substitue à lui, il vit son rêve et son idéal. Baudelaire, Flaubert, Taine, Renan, Stendhal passent tour à tour sous son regard. Il s'est nourri d'eux ; il a voulu les comprendre. Il cherche à dire le secret de ces âmes délicieuses et complexes ; il ne cherche pas à conclure. Il leur trouve une parenté. Mais cette parenté, marque indélébile du siècle du machinisme, où les grands cœurs, vidés de Dieu, ressemblent à de grands oiseaux embourbés par les pattes et donnant de grands coups d'ailes pour se dégager, cette parenté, dis je, il ne cherche pas à la renier pour lui-même, à remonter à ses origines toutes proches : la Révolution spirituelle du XVIII^e^ siècle. Il n'est qu'un anatomiste, qui découvre et dénombre les fibres à mesure qu'il les met à nu sous son scalpel. Il fait de la vivisection et s'y complaît. Il en vient à définir le dilettantisme, qui est alors sa propre attitude morale. Voici en quels termes :

« Il est plus aisé d'entendre le sens du mot *dilettantisme* que de le définir avec précision. C'est beaucoup moins une doctrine qu'une disposition de l'esprit, très intelligente à la fois et très voluptueuse, qui nous incline tour à tour vers les diverses formes de la vie et nous conduit à nous prêter à toutes ces formes sans nous donner à aucune... Nous imaginons volontiers que le dilettantisme fut... l'état favori de certains grands analystes de la Renaissance, dont Léonard de Vinci, avec ses aptitudes universelles, la complexité inachevée de son œuvre, son rêve incertain de la beauté, demeure le type énigmatique, ensorceleur. Montaigne aussi, et son élève Shakespeare, semblent avoir pratiqué cet art singulier d'exploiter leurs incertitudes d'intelligence au profit des caprices de leur imagination. Mais la sève créatrice coule encore à flots trop chargés d'énergie dans les veines de ces enfants des siècles d'action. Sur le tard seulement de la vie des races et quand l'extrême civilisation a peu à peu aboli la faculté de créer, pour y substituer celle de comprendre, le dilettantisme révèle sa poésie, dont le plus moderne des anciens, Virgile, aurait eu comme un pressentiment, s'il a vraiment laissé tomber cette parole que le scoliaste nous a transmise : « On se lasse de tout excepté de comprendre. »

On peut dire que, pendant de longues années, Paul Bourget en est resté à ce charme de sortilège. Nul n'a pratiqué le dilettantisme avec plus de conviction que lui. Il semble avoir plaisir à se dépersonnaliser. Il veut goûter à tout, jouir de tout ; il passe des vers de Lamartine à ceux de Shelley, il veut saisir le jaillissement poétique dans sa veine la plus fraîche et la plus naïve et dans ses égarements les plus anarchiques. Il s'éprend en philosophie tour à tour de Spinoza, de Taine, de Pascal, d'Amiel, ne demandant à chacun d'eux qu'un aspect de la vérité, une brève commotion cérébrale, une jouissance de pensée et probablement aussi une démonstration de la vanité des systèmes et de l'impossibilité de toute certitude. D'autre part, il voyage, en Angleterre, en Italie ; il écrit son journal de route ; il visite les musées, les bibliothèques ; il applique à tout ce qu'il voit son intelligente et insatiable curiosité. Nous parlions tout à l'heure de son effort pour se « dépersonnaliser ». Lisez les lignes suivantes de ses *Sensations d'Oxford* et vous verrez jusqu'où il pousse ce souci et quel genre de plaisir il y découvre :

« Tu aimes comme moi, écrit-il d'Oxford à un ami, à te laisser envahir par la vie qui s'exhale d'un coin de paysage, jusqu'à perdre pendant quelques minutes la conscience exacte de ton être individuel. Durant ces secondes de dissolvantes rêveries, il semble que l'âme s'en aille du corps et qu'elle devienne eau courante avec la rivière, flot dormant avec les lacs, feuillage frémissant avec la ramure des arbres, parfum végétal avec l'arome des fleurs, lumière vibrante avec le rayon du soleil... La fraîcheur d'un cloître traversé en passant ne suffit-elle pas pour nous faire revêtir par la pensée la robe de bure d'un religieux, et avec cette robe, ses habitudes, ses sensations et jusqu'à ses idées ? On devient un paysan patient, sournois, économe et compliqué, rien qu'à regarder du bord d'une route normande la salle d'une ferme, propre et luisante, avec ses meubles de bois soigneusement frottés, sa large cheminée où la soupe se prépare dans la vaste marmite... »

Quoi que l'on puisse penser d'un dilettantisme poussé à ce degré, il est aisé de voir quelles facilités un tel entraînement peut donner à un écrivain déjà exercé pour la construction d'un roman. S'il se met à en écrire un, il vivra sans peine chacun de ses personnages. Au lieu de les fabriquer du dehors, comme font les mécaniciens pour une machine, fût-ce la plus perfectionnée, il les créera du dedans, comme fait Dieu en toutes ses œuvres, en vivant leur vie.

Cela nous prépare fort bien à comprendre les lignes suivantes d'une lettre adressée à Victor Giraud et que cet admirable critique cite dans son article de la *Revue des Deux Mondes* signalé plus haut :

« Que pourrais-je vous dire que mes livres n'aient dit sur mes formes de sentir et de penser ? Je voudrais que vous les preniez comme *très simples.* Je sais qu'ils le sont et, pour employer un mot de peintre, *très naïfs.* Je voudrais aussi que vous en admettiez l'intime unité et que cette sotte idée d'une antithèse entre eux fût écartée de votre étude. Cela dit sans avoir aucune prétention à vous influencer. Sachez seulement que je me vois ainsi. »

Puis, comme le travail de Giraud sur lui avait paru, Bourget lui en exprima sa satisfaction en ces termes, qui achèvent de nous le peindre :

« J'en aime l'objectivité (de votre étude), l'œuvre et l'homme considérés comme un insecte, comme une plante, avec le souci unique de l'exactitude. Il m'est difficile, impossible même de savoir si cette exactitude est atteinte. *Nul œil ne peut se voir soi-même,* disait toujours Taine. Il me semble que *vous me faites trop d'honneur en me considérant comme un écrivain très conscient. Si étrange que doive vous paraître cette formule, j'ai toujours été, en composant, dans une sorte d'état de somnambulisme, au point de ne pas reconnaître mes livres comme étant de moi, quand je les relis.* Je souligne ces mots parce qu'ils expriment un fait aussi incontestable pour moi que singulier. Mais vous pouvez avoir raison tout de même. La création inconsciente n'est peut-être, dans ce cas, qu'un aboutissement du travail de réflexion et de culture préalable. »

« Voilà, conclut M. Giraud, une indication qui n'échappera pas aux critiques de l'avenir. »

Ne croyez-vous pas en effet, chers lecteurs, qu'il y a là un sujet curieux de méditation pour nous ? A vrai dire, il n'est pas d'auteur qui ne soit empoigné par son sujet, quand il est vraiment sincère. Et sous l'influence de cette sorte d'ivresse de la composition, à qui n'est-il pas arrivé de perdre en partie conscience des contingences banales ? Pascal oubliait un mal de dents en s'absorbant dans la poursuite d'une solution mathématique ; Archimède ne s'est pas aperçu que Syracuse était prise : *Noli turbare circulos meos !* crie-t-il au soldat romain qui le menace de mort. Mais il est rare que cette concentration parvienne au degré d'intensité que signale Bourget. Il écrit, comme un medium parle, « en transe ». Son état est comparable psychologiquement à l'*extase du contemplatif*. Il avait emprunté lui-même l'expression dont il se sert à Barbey d'Aurevilly. Parlant en effet de l'art de ce dernier, dans ses *Pages de Critique et de Doctrine* [1], il explique comment Barbey a été saisi par les visions de sa Normandie, quand il commence à faire du roman :

« Sa terre et ses morts, comme dirait Barrès, l'ont ressaisi, et soudain une renaissance s'est accomplie en lui, qui l'étonne. Il prononce, pour définir l'état où le jette cette subite rentrée dans ses impressions d'enfance, une parole bien profonde : « C'est une espèce de somnambulisme très lucide. »

Bourget a accepté pour lui-même ce mot. Il est romancier par le don de somnambule qui est en lui, par la faculté qu'il possède d'oublier le temps et le lieu, de perdre sa propre personnalité, pour vivre dans la peau de ses personnages, de façon à leur donner *du dedans,* force, netteté, vigueur logique de passion ou de raisonnement. Et ces états où il se perd comme en une ivresse indicible et, pour redire le mot avancé plus haut, *comme en une extase* de grand mystique, sont pour lui source de telles jouissances qu'il en fait, à cette date, le but de sa vie. Son dilettantisme, c'est cela. Il jongle avec ses dons naturels et s'y complaît. Ses premiers romans n'ont d'autre but que de conter, d'extérioriser ses intenses visions : *Cruelle Enigme* (1885), *Crime d'Amour* (1886), *André Cornélis* et *Mensonges* (1887).

Puis, brusquement, Bourget fait apparaître au grand jour des préoccupations qui n'étaient pas totalement absentes de ses premiers livres, mais qui n'y jouaient qu'un rôle de second plan, effacé et épisodique. 1889 : *Le Disciple*. C'est un tournant dans sa vie et son œuvre. Les biographes qui étudieront l'une et l'autre nous diront avec détail ce qui se passa alors dans son cœur. Essayons de dire, nous, ce que nous entrevoyons.

II

C'est à Bourget lui-même que nous demanderons d'abord un témoignage sur son propre cas, — ne disons pas : *sur sa conversion,* nous expliquerons tout à l'heure pourquoi. — Parlant du livre de Léon Daudet sur les *Primaires,* en 1906, il exposait pourquoi le « roman à idées » avait dû se substituer au roman naturaliste. Evidemment, il se racontait lui-même dans ce qui suit :

« Les maîtres de 1865, comme ceux de 1885, ont travaillé dans une atmosphère de sécurité bourgeoise, garantie une première fois par le bienfait du coup d'Etat de Décembre, une seconde fois par la juste répression de la Commune. La Révolution continuait, certes, son affreux travail, mais souterrain. « Le Samson populaire », comme l'avait prophétiquement annoncé Balzac, « sapait les colonnes dans la cave, au lieu de les secouer dans la salle du festin. » Durant cette période d'apparente accalmie, les lettrés s'abandonnaient à ce goût du dilettantisme qui leur est aussi naturel que l'horreur de l'action. Ils *mandarinaient* avec délices. Oui, c'étaient des mandarins que Flaubert, que Goncourt, qu'Alphonse Daudet plus tard et même le Zola de l'*Assommoir*. Sans que l'on puisse assigner une date fixe à cette volte-face des circonstances, cette sécurité a soudain disparu. Les successeurs des grands romanciers d'il y a quarante et vingt ans se sont trouvés soudain en présence de phénomènes sociaux d'une si effrayante gravité qu'ils n'ont pas pu y demeurer étrangers. Ils n'ont pas cessé d'être des observateurs, intimement imbus des méthodes scientifiques. A ce point de vue, l'on a le droit de dire que l'école issue de Balzac, à travers Flaubert et Goncourt, continue de développer son principe de documentation exacte et de stricte exactitude. Mais c'est par cette voie que le roman à idées a reparu, car le champ d'observation s'est renouvelé du tout au tout... Les nuances de psychologie individuelle ont semblé trop minces, trop grêles à ces témoins des vastes mouvements de psychologie collective auxquels nous assistons, — un peu comme les habitants de Pompéi assistaient aux premiers tremblements de terre qui dénonçaient la prochaine explosion du Vésuve. — Les problèmes nationaux se sont découverts, imposés plutôt... Mais comment traiter de pareils sujets, comment raconter les tragédies du Parlement déshonoré et de l'école corrompue, du couvent dispersé, du foyer menacé, du mariage et du divorce, sans aboutir à des affirmations sur les problèmes qui passionnent le pays ? Vous croyez

[1] Paris, Plon, 1912, p. 58.

n'être qu'un savant qui dégage les conditions d'un « cas » : vous devenez un partisan, que vous le vouliez ou non. Vous prétendez, vous aussi, ne faire que du roman *objectif :* vous faites du roman à idées. C'est la nouvelle forme que revêt, dans son avatar contemporain, l'ancien roman à thèse. Des événements analogues produisent toujours des effets analogues. Nous revenons au temps où Rivarol disait à Chênedollé : « La Révolution est tout. Elle envahit tout, remplit tout, attire tout... Combattons-la. Quel plus beau rôle que celui de dévoiler les systèmes de l'organisation sociale, encore si peu connue ? Quelle plus noble et plus éclatante mission que celle d'arrêter, d'enchaîner, par la puissance et l'autorité du talent, ces idées envahissantes qui sont sorties, comme une doctrine armée, des livres des philosophes, et qui, attelées au char du soleil, comme l'a si bien dit ce fou de Danton, menacent de faire le tour du monde ? »

Nous sommes d'autant mieux placés pour comprendre ces lignes de Bourget [1] et la citation de Rivarol qui les termine, que nous sommes nous-mêmes en face d'un problème identique, mais avec des proportions élargies. Paul Bourget craignait pour la France ; il a été bouleversé et il a pris la plume pour défendre son trésor Nous craignons non plus seulement pour la France, mais pour la civilisation, pour l'humanité entière. Nous voyons la race blanche renier avec rage ses origines chrétiennes, se diviser, se perdre en des jalousies, des rivalités, des haines de races qui peuvent aboutir, d'une heure à l'autre, à la plus monstrueuse des guerres. Nous crions le plus fort que nous pouvons : — Halte là ! Désarmons les cœurs ! Purifions-les ! Il y faut l'Evangile ! Il n'est qu'un Sauveur qui est Jésus Christ. Ramenons sur Lui les regards des hommes, rappelons inlassablement sa vie, ses exemples, sa mort, son enseignement, son message divin à l'humanité ! Répandons sa *Vie ;* que le livre de son histoire entre dans tous les foyers ; qu'il y sème la divine semence de l'amour de Dieu et du prochain !

Paul Bourget fut l'un des premiers à apercevoir le rapport étroit, indiscutable, qui existe entre le désarroi moral, social, politique du monde et l'abandon de l'Evangile. Quand le corps est atteint par la maladie, c'est que quelque loi essentielle de la physiologie ou de l'hygiène a été violée. Quand les âmes sont atteintes par un déséquilibre intérieur, par l'inquiétude, le doute, l'angoisse, c'est qu'elles ont oublié quelque loi fondamentale de leur santé spirituelle.

Paul Bourget a donné un nom à ce raisonnement si simple et si fort, qui présuppose que l'univers — mental ou physique, n'importe — obéit à des lois, ce qui est le postulat même de la science. Il a appelé cela : de l'*apologétique expérimentale.* Le mot est à retenir. La chose est à pratiquer de toutes nos énergies. De quoi s'agit-il donc ? Il va nous répondre lui-même :

« Dans la plus ancienne lettre que j'aie de lui, écrit Victor Giraud, — elle est datée du 30 décembre 1899, — je lis ces lignes : « Pour mon humble part, j'entends par *apologétique expérimentale* exactement ceci : Etant donné cet ensemble de phénomènes que l'on appelle une société, quelles conditions de santé l'observation discerne-t-elle pour cette société et quelles conditions de maladie ? S'il est démontré que l'observation amène à donner *a posteriori* les mêmes résultats que le Décalogue donnait *a priori,* c'est-à-dire s'il est démontré que les règles de santé prescrites par le Décalogue sont les mêmes que les conditions de santé découvertes par l'observation, nous devons en conclure que ce Décalogue a dû être formulé par une influence autre que la simple intuition de l'esprit humain. Car, si génial fût-il, Moïse n'avait pas le moyen humain d'atteindre à cette vérité vraie de tous les temps, de tous les lieux, de toutes les races. Ce raisonnement, vous le savez, est de M. Le Play. Je crois qu'il pourrait s'étendre à toute la vie sentimentale et morale et que l'on pourrait démontrer, par l'observation, que partout où le Décalogue est violé, l'âme est malade, qu'elle est saine ou soulagée quand elle adopte ou reprend ce *canon* de l'existence humaine. Tel est, avec le grossissement qu'un court billet m'oblige de donner à ma pensée, le schéma de ma théorie. »

Rien de plus instructif que cet aveu. Mais comment le dilettante de 1871-1887 en est-il venu à cette profonde doctrine ? Qui l'a guidé dans les démarches décisives de son esprit ?

M. Giraud se pose le problème et il répond :

« Parmi les influences livresques qui ont peu à peu détaché Paul Bourget de son premier idéal spirituel, on peut, je crois, dès maintenant, en signaler deux qui ont été, sinon uniques, du moins prépondérantes.

La première est celle d'Herbert Spencer et de sa féconde théorie de l'Inconnaissable, au début des *Premiers Principes.* « C'est de là que je suis parti en 1878 pour arriver à mes conceptions actuelles, écrivait-il en 1902 à Charles Ritter, et je n'ai pas l'impression que j'aie rien à rejeter dans la thèse spencérienne [1]. »

La seconde influence est celle de Taine : la lecture et la méditation des *Origines,* surtout peut-être des chapitres sur l'*Eglise,* ont certainement contribué à ramener Paul Bourget, comme, vers le même temps, Brunetière, à l'étude du problème religieux ; et tous deux ont repris les choses et les questions au point précis où Taine les avait laissées. En ce qui concerne l'auteur du *Disciple,* c'est ce qu'une longue lettre qu'il m'adressait le 2 août 1900 mettra définitivement en lumière :

« ...Je considère, m'écrivait-il, comme un malheur pour ce grand esprit, — je dis comme un très grand malheur, — d'avoir passé par l'Ecole normale et d'y avoir subi cette atmosphère à la fois corrosive et superficielle qui fut celle de sa promotion. Il en est sorti, admettant comme prouvées certaines idées qui n'étaient que des hypothèses. (Dans un ordre d'idées bien différent de celui dont il s'agit ici, c'est là qu'il a pris, par exemple, son préjugé sur Walter Scott, — son autre préjugé sur A. de Musset, — son autre préjugé sur les idées politiques de Balzac). M. Taine a considéré à cette époque le christianisme, sans le connaître, comme *irrationnel,* c'est-à-dire

[1] Elles se trouvent dans les *Pages de Critique et de Doctrine,* p. 128 et s.

[1] Ce n'est pas le lieu de discuter l'assertion de Bourget. Tous les chemins conduisent à Rome, c'est le cas de le dire. Mais on aurait eu peine à croire que *l'agnosticisme spencérien* fût l'un de ces chemins. Pourtant, Spencer pose nettement la nécessité de l'*Inconnaissable* comme condition du connaissable.

comme contraire à la science, et il n'a jamais plus vérifié cette opinion, parce qu'il n'a rencontré la vie religieuse que tout à fait à la fin de ses travaux sur la France contemporaine. La trace de son étonnement devant la *réalité efficace* de ce phénomène est bien visible dans son dernier volume.

« Cette absence de vérification qui peut paraître extraordinaire chez un esprit de ce scrupule s'explique par son procédé habituel de pensée. Il y avait en lui une bonne foi absolue et il croyait à la même conscience chez les autres. Il ne lui est jamais venu à l'idée qu'il pût y avoir chez de véritables savants une part de simple hypothèse donnée comme démontrée. Par exemple il n'a jamais soupçonné le *humbug* [1] de Strauss. Il a cru, le plus sincèrement du monde, que les exégètes qui lui apportaient leurs conclusions fondées sur des études de haute philologie n'apportaient que des conclusions rigoureuses. Il a pris les esquisses de M. Renan pour de véritables morceaux d'histoire. Je suis d'autant mieux placé pour comprendre cette illusion que je l'ai partagée, avant que des soucis de vérité religieuse ne m'aient fait lire Strauss en comparant l'ouvrage aux textes, et de même Renan. Alors seulement j'ai vu que cet appareil de certitudes n'était qu'un appareil d'hypothèse. M. Taine n'a jamais pris le temps de faire ce travail, pas plus qu'il n'a pris le temps de relire Spinoza, la plume à la main, — pas plus qu'il n'a pris le temps de revoir les travaux dont il s'est servi dans son *Italie* sur la Renaissance. Il a cru, sur la foi de Michelet, que le XVIe siècle avait marqué une époque de rajeunissement artistique, au lieu que des livres comme celui de M. Marcel Reymond sur la sculpture florentine nous montrent aujourd'hui, dans le programme de cette époque, la décadence, et dans les XIIIe, XIVe et XVe siècles l'apogée de l'art, — parce que l'art était chrétien Je crois que si M. Taine avait traversé une éducation plus lente, il serait arrivé sur ce point à une vue juste, comme il y est arrivé en politique. Remarquez bien que le passage de l'étude sur Carlyle, que vous citez, prouve qu'à propos de la Révolution il pensait très inexactement à une époque déjà avancée de sa vie. *Il pensait Ecole normale.* Pardonnez-moi cette formule, en comprenant que je parle d'une époque spéciale de cette Ecole, si vous voulez : Ecole normale de 1850. About et Sarcey, Paradol et Assolant avaient le même point de vue. M. Taine a été guéri de cette erreur, parce que la Commune l'a conduit à vérifier ses idées. Il a failli faire la même opération pour l'Eglise. Il ne l'a pas achevée, puisqu'il n'a pas vu que le christianisme complet est le catholicisme, et le protestantisme une ébauche [2] dont les fortes parties sont ce qui est du catholicisme. S'il en est resté au milieu de son évolution, c'est à ses partis pris qu'il faut s'en prendre, — je veux dire aux conclusions adoptées dans la vingtième année. Vous trouverez un cas analogue dans Flaubert...

« Vous trouverez dans les *Souvenirs* de Sarcey et dans la note des *Lundis* (à propos de Taine, je crois, justement) sur la vie intellectuelle de l'Ecole, de quoi caractériser plus nettement encore ce phénomène *d'arrêt par développement précipité,* qui est particulièrement remarquable chez cet admirable travailleur. Vous en conclurez comme moi, je pense, qu'il y a rue d'Ulm un *delenda Carthago,* ou, sinon *delenda,* au moins *emendanda* (est-ce latin ?). Aujourd'hui, l'Ecole normale nous donne des cerveaux qui sont, pour le socialisme, ce que Taine a été pour l'anticléricalisme, pris, avant l'âge, dans un moule de théories non vérifiées. Cela ne se passerait pas ainsi s'il y avait à Versailles, par exemple, une Université qui fût notre Oxford, et où seraient placés libres de tout internat, les quelque vingt jeunes gens qui se préparent, chaque année, au professorat. Mais c'est tout notre système universitaire qu'il faudrait refaire et tout le pays. Nous n'en prenons pas le chemin...

« Pour les idées politiques de Balzac, voyez notamment *Le Médecin de campagne* et *Le Curé de village.* Il s'y trouve les conclusions mêmes des *Origines.* M. Taine ne l'a pas su. Il voyait le Balzac qu'interprétaient les normaliens de 1850. Il a transmis son erreur à Zola, qui n'a pas non plus reconnu Bonald et sa haute sagesse dans l'auteur de la *Comédie humaine.* »

Je n'ai rien voulu retrancher de cette page superbe. Cela ne veut pas dire qu'il soit nécessaire d'en accepter les yeux fermés toutes les affirmations. Il reste que selon Bourget, qui avait connu de très près Taine et les grands normaliens de sa génération, la formation qu'ils avaient reçue leur avait communiqué, en toute bonne foi, un dogmatisme, une conviction, des opinions arrêtées, que rien ne pouvait ensuite ébranler. Leur scientisme était une foi et une foi aveugle !

Bourget avait partagé, dans sa jeunesse, les superbes assurances de cette science officielle. Nous dirons plus loin dans quelle mesure on peut présumer qu'il avait réellement besoin de « conversion », bien que ce mot lui ait toujours été peu sympathique. Pour l'instant, examinons ce qu'il a dû à Taine, dans son évolution intime.

Ce fut justement après les années 80 que Taine aborda, dans les travaux préparatoires à son dernier volume des *Origines de la France contemporaine,* l'étude de l'Eglise catholique. Tout le monde connaît la page magnifique où il compare le christianisme à une « grande paire d'ailes », « indispensables, déclare-t-il, pour soulever l'homme au-dessus de lui-même, au-dessus de sa vie rampante et de ses horizons bornés, pour le conduire, à travers la patience, la résignation et l'espérance, jusqu'à la sérénité, pour l'emporter par delà la tempérance, la pureté et la bonté, jusqu au dévouement et au sacrifice. »

Au fur et à mesure que le maître poursuivait ses recherches et ses méditations sur ce grand sujet, il en faisait part à son jeune ami. Car Bourget, à cette époque de sa vie, était devenu son compagnon presque constant, dans ses promenades quotidiennes. C'est le temps où les Jules Ferry et les Paul Bert battent en brèche les meilleures traditions du pays et ouvrent la plus détestable des expériences qui aient été faites sur l'âme d'un grand peuple : celle qui consiste à priver cette âme de son patrimoine spirituel, à lui enlever sa tradition religieuse, à la courber vers la terre, à éteindre les étoiles pour elle, à la griser

[1] Traduisons pour ceux qui ne savent pas l'anglais : *humbug* veut dire duperie, farce, mystification, blague. C'est bien cela pour l'exégèse de Strauss et aussi celle de Renan, qui en dépend !

[2] Il ne semble pas que ce mot soit ici le mot propre. L'ébauche, ce fut le judaïsme mosaïque. Le protestantisme a été historiquement une déformation, une *mutilation* du christianisme vrai.

du vin grossier des ambitions et des intérêts de ce monde !

Taine assiste aux événements. Il n'a pas la foi ; mais il est droit et sincère. Il analyse la société contemporaine : mille indices convergents lui dénoncent une décadence. Il compare son siècle avec les siècles les plus sombres de l'histoire, et trouve des symptômes communs à tous ces siècles. Le symptôme le plus marquant, c'est l'abandon de la foi religieuse. C'est pourquoi, très loyalement, il écrira, à propos de « la grande paire d'ailes » qu'est le christianisme :

« Toujours et partout, depuis dix-huit cents ans, sitôt que ces ailes défaillent ou qu'on les casse, les mœurs publiques et privées se dégradent. En Italie pendant la Renaissance, en Angleterre sous la Restauration, en France sous la Convention et le Directoire, on a vu l'homme se faire païen, comme au Ier siècle ; du même coup, il se retrouvait tel qu'au temps d'Auguste et Tibère, c'est-à-dire voluptueux et dur : il abusait des autres et de lui-même ; l'égoïsme brutal ou calculateur avait repris l'ascendant ; la cruauté et la sensualité s'étalaient, la société devenait un coupe gorge et un mauvais lieu. — Quand on s'est donné ce spectacle, et de près, on peut évaluer l'apport du christianisme dans nos sociétés modernes, ce qu'il y introduit de pudeur, de douceur et d'humanité, ce qu'il y maintient d'honnêteté, de bonne foi et de justice. »

Et comme s'il craignait qu'on lui objecte que les circonstances ont changé et que la science est maintenant en état de prendre en mains les intérêts moraux et sociaux de l'humanité, il ajoute ces très graves paroles :

« Ni la raison philosophique, ni la culture artistique et littéraire, ni même l'honneur féodal, militaire et chevaleresque, aucun code, aucune administration, aucun gouvernement ne suffit à le suppléer dans ce service. Il n'y a que lui pour nous retenir sur notre pente natale, pour enrayer le glissement insensible par lequel incessamment et de tout son poids originel notre race rétrograde vers ses bas fonds ; et le vieil Evangile, quelle que soit son enveloppe présente, est encore le meilleur auxiliaire de l'instinct social. »

Il est clair que de tels aveux, dans la bouche d'un incroyant, n'ont pas été faits sans de longues réflexions, sans un examen prolongé des dossiers de la question, sans une sorte de déchirement intime, causé par l'opposition tragique entre ce que Taine croyait la vérité et ce que les faits lui démontraient être la vie. Jésus avait dit qu'il était l'une et l'autre. La raison semble bien postuler l'inséparabilité de l'une et de l'autre De fait, Paul Bourget admettra cette inséparabilité. « La vérité vous affranchira », avait dit le Christ. Comment concevoir que ce qui fait vivre les hommes, ce sans quoi la société retourne à la barbarie, ce sans quoi les humains sont les esclaves de leurs passions et de leurs vices, ne soit pas la vérité ? Entre Taine vieilli (il approche de la soixantaine) et Bourget encore jeune (il a vingt-quatre ans de moins) durent s'instituer plus d'une fervente discussion sur ce point capital des rapports possibles entre la vie et la vérité. Bourget a prouvé que pour lui la meilleure preuve de celle-ci c'est l'épanouissement de celle-là. Le chanoine Lecigne, dans ses charmants livres *Du dilettantisme à l'action,* a montré le romancier en promenade avec le philosophe :

« Il écoute les confidences de son patriotisme alarmé et l'élégie pleurante qui vient aux lèvres « du grand bûcheron », devant l'agonie de la société française. Et c'est une mélancolie virile, car elle s'accompagne d'effort et d'espoir, la mélancolie de Pascal voulant sauver l'homme après l'avoir insulté. Un sang chaud montait au cœur du jeune homme du cœur de ce vieillard, il apprenait à cette école intime le sens et le prix de la vie, la nécessité de l'effort commun pour la mère commune. Et peu à peu, le décadent d'hier, l'analyste subtil et raffiné faisait place à l'homme nouveau, à celui qui va bientôt proclamer la responsabilité des guides de la pensée humaine, la supériorité de l'action, le salut par la pitié et par la foi. »

Ecoutons maintenant Henry Bordeaux résumer, à son tour, l'*apologétique expérimentale* qui vient de naître dans la pensée de Bourget et qui inspirera désormais ses innombrables écrits : essais ou romans. Qui sera mieux, à part Bourget lui-même, dont on a vu plus haut le témoignage, qualifié qu'Henry Bordeaux pour nous exposer cette apologétique qui est aussi la sienne ?

« Je pleure en lui, dit-il dans les *Etudes,* un ami de quarante ans, un aîné, un guide et l'une des gloires de notre littérature. » Voici comment il comprend la doctrine du maître :

« Il y a deux façons de démontrer la supériorité du catholicisme. L'une s'appuie sur la divinité de Jésus-Christ et sur la perfection extra-humaine de son enseignement : ses preuves sont intrinsèques. L'autre, au lieu d'aborder le problème de face, le tourne pour ainsi dire, et, comme on juge l'arbre à ses fruits, cueille les fruits de l'arbre, au lieu de le regarder croître dans la lumière. Si le catholicisme, dit celle-ci, non content de fortifier notre vie intérieure et de nous soutenir dans les épreuves, est, en outre, le meilleur agent, la meilleure garantie d'ordre et de bonheur, soit au point de vue personnel, soit au point de vue général, s'il se trouve résoudre toutes les difficultés de l'existence individuelle et sociale, sa vérité n'est-elle pas dès lors prouvée ? Les faits sont-ils en sa faveur ou contre lui ? Toute la question est là. Pour l'élucider, examinons les faits avec la méthode même du positivisme, qui nous apprend à tirer parti de l'expérience, à analyser la réalité, à la presser jusqu'à ce qu'elle nous livre ses secrets, c'est-à-dire ses règles. Cette preuve par les faits constitue une sorte d'*apologétique positiviste.* »

A vrai dire, on peut se demander si cette apologétique se suffit à elle-même. Elle n'a conduit Taine qu'à une sorte de christianisme libéral ou moderniste avant la lettre, qu'il identifiait avec le protestantisme. Ce n'était pas le protestantisme primitif, celui de Calvin ou de Luther, mais bien le protestantisme rationaliste du XIXe siècle ; ce n'était pas le vrai christianisme, celui qui a créé la civilisation européenne. La même apologétique a conduit Charles Maurras à cette sorte *d'agnos-*

ticisme catholique qui ne craignait pas de juxtaposer l'athéisme complet à une adhésion pragmatique à l'Eglise romaine considérée comme la plus grande puissance de discipline sociale que le monde ait connue.

Paul Bourget était convaincu qu'en bonne logique les « fruits jugent l'arbre. » C'est la conclusion même du *Disciple*. Un jour, un reporter l'interrogeait, en s'étonnant de rencontrer « un Bourget ardent, intransigeant, passionné, un Bourget qui ne doutait plus et qui affirmait, un Bourget apôtre. » Le romancier lui répondit :

« Voyez-vous, il est une règle que j'ai constamment vérifiée et qui ne souffre pas d'exceptions. Partout où le christianisme est vivace, les mœurs se relèvent ; partout où il languit, elles s'abaissent. C'est l'arbre où fleurissent les vertus humaines, sans la pratique desquelles les sociétés sont condamnées à périr... On démoralise la France, en lui arrachant sa foi ; en la déchristianisant, on l'assassine. Il n'y a point de sauvegarde sociale hors des vérités du Décalogue. Ce fut la conviction de Le Play ; ce fut celle de Taine. Je m'y rallie ! .. »

III

Paul Bourget a donc beaucoup évolué, de sa 20e à sa 35e année. Bien que très convaincu de la portée de l'apologétique à laquelle l'avait conduit Taine, nous avons vu, par la lettre écrite à Victor Giraud, qu'il avait voulu relire les textes en les confrontant avec les ouvrages de Strauss et de Renan. Il avait donc complété « l'apologétique expérimentale » par l'apologétique rationnelle et traditionnelle. Et il était arrivé à la foi catholique intégrale. Celui qui écrit ces lignes se souvient parfaitement d'avoir entendu le vénérable M. Letourneau lui dire : « Tenez, le fauteuil où vous êtes est celui où Bourget était assis quand il vint me faire la confidence de son retour à la foi de son enfance. »

Peut-on, à propos de ce retour, parler de *conversion* ? Et pourquoi pas ? Paul Bourget répugnait à ce terme : « Ce mot ne me ferait certes pas peur, a-t-il écrit, car j'estime que la volte-face d'un esprit qui, sous la leçon de la vie, reconnaît son erreur première est un des plus beaux spectacles qui soient. Mais tel n'est pas mon cas particulier. On ne se convertit pas d'une attitude purement expectative. »

Paul Bourget n'était pas théologien. Il semble ne pas avoir vu que « la simple attitude expectative » est déjà un abandon de la foi. Le doute n'est pas une négation, certes, mais ce n'est pas la foi non plus. Se délivrer d'un doute, c'est bel et bien une conversion, au sens propre du terme.

Au surplus, quand on essaie de recueillir, dans l'œuvre même de Bourget, les aveux implicites concernant l'état de son âme envers la foi, on rencontre d'abord des aveux de douloureuse incrédulité. Au lendemain de la vingtième année, il pleure sur la foi de son enfance : c'est donc qu'il l'a perdue. Voici des vers qui font partie de son premier recueil *La Vie inquiète* (1874), il avait alors 22 ans :

Heureux l'homme qui, jeune et le cœur plein de songes,
Meurt sans avoir douté de son cher idéal,
A l'âge où, les deux mains n'ayant pas fait le mal,
Nos remords les plus vrais sont de pieux mensonges !

Heureux encor celui pour qui tu te prolonges,
O sainte illusion du rêve baptismal,
Et qui, sous l'humble abri de son clocher natal,
Vit et meurt dans la douce extase où tu le plonges !

Mais combien malheureux, celui qui, comme moi,
Brise à moitié le joug et guérit de la foi,
Sans guérir du besoin généreux du martyre !

Tel qu'un mauvais soldat, exilé de son rang,
Il écoute le bruit du combat qui l'attire,
Et ne sait à quel Dieu dévouer tout son sang !...

Vraiment, pouvons-nous admettre que celui qui écrivait ces lignes avait encore la foi ? « Attitude expectative, » nous dit-il. Fort bien. Il attend d'être fixé, non pas sur la nécessité de se dévouer à une cause, mais sur cette cause elle-même. Il sent la grandeur sublime du martyre ; mais il ignore la foi pour laquelle il mourra ! Pour un théologien, il ne saurait y avoir de doute : le jour où il aura trouvé cette foi, il se sera produit en lui un changement substantiel. Et si cette foi est la foi catholique, il y aura, au sens propre et traditionnel du mot, une « conversion. » Il a du reste dépeint, au moins en un de ses personnages, cette disposition qui fut la sienne durant quinze ans. Le Dorsenne qu'il met en scène dans *Cosmopolis* offre avec Paul Bourget jeune plus d'une ressemblance. A qui douterait de l'identification, il suffirait de mettre sous les yeux les vers que l'on vient de citer et cette déclaration étrange de Dorsenne, lorsque Montfanon lui montre du doigt « le médecin » des âmes en détresse, le vieux et très grand pape Léon XIII : « Vous avez malmené bien rudement les dilettantes et les sceptiques tout à l'heure. *Pensez-vous qu'il y en ait un seul qui refusât le martyre s'il devait en même temps avoir la foi ?...* »

De tels mots jaillissent du plus profond de l'âme. Ce ne sont pas de pures fictions. Paul Bourget y a peint son premier état. Et nous comprenons maintenant pourquoi il ne voulait pas entendre parler de conversion. Le fond de son cœur n'a pas changé ! La soif de dévouement, la volonté de servir, la générosité profonde capable d'aller jusqu'au sacrifice intégral, cela il l'a toujours eu, même aux pires heures de son dilettantisme. Mais il était alors « en disponibilité », comme le soldat « en demi solde », le militaire congédié des cadres. Il a pris soin, du reste, de nous expliquer plus en détail ce qu'il entendait, quand il repoussait le mot de « conversion », dans une lettre à Jules Lemaître qui sert de Préface aux *Pages de critique et de doctrine*. Cette lettre est d'autant plus remarquable que Lemaître, qui en était le destinataire, en demeurait encore à cette *attitude expectante* que Bourget avait déjà et depuis longtemps dépassée. Jules Lemaître

est l'auteur de la nouvelle émouvante et significative : *Un martyre sans la foi*, où l'on retrouve justement l'une des pensées les plus chères à Bourget, celle que l'on vient de voir exprimée par Dorsenne dans *Cosmopolis*, et par les vers de la *Vie inquiète*.

« D'une chose au moins, je suis sûr, écrit Bourget, ce livre aura pour vous cet intérêt : il s'y dessine une courbe de pensée très analogue à celle que vous avez suivie vous-même. Nous avons grandi tous les deux, mon cher Lemaître, dans l'atmosphère et dans l'esprit de la Révolution, et nous sommes arrivés, tous les deux, à des conclusions traditionnelles qui auraient bien étonné mes professeurs de Louis-le Grand et vos professeurs de l'Ecole normale. *Ni de votre part, ni de la mienne, ce ne fut là une conversion.* J'ai, quant à moi, toujours protesté contre ce mot, quand il m'a été appliqué. Il n'est pas exact. Le plus récent de vos portraitistes, M. Victor Giraud, après avoir cité de vous une page de 1885, concluait : « C'est là un réquisitoire contre l'ordre de choses existant que l'on pourrait, sauf le ton, croire écrit d'hier. » Pareillement, ce recueil-ci renferme plusieurs morceaux composés à la même époque, que j'ai pu insérer à côté d'autres, tout récents, sans qu'il y ait d'autre différence qu'une précision plus nette de la pensée. C'est la preuve que le traditionalisme était déjà enveloppé dans nos apparentes hésitations d'il y a trente ans. Je dis : apparentes. Car les jeunes gens de notre génération avaient reçu, de leurs aînés, deux idées directrices autour desquelles leur intelligence devait nécessairement reconstruire tout l'appareil des vérités françaises. L'une était l'idée de la Loi. L'autre était une vue de la littérature, considérée comme une psychologie vivante. Le culte passionné de la Science que professèrent les Sainte-Beuve, les Renan, les Flaubert, les Taine enveloppait cette affirmation que tout phénomène est conditionné, par suite les phénomènes sociaux et politiques comme les autres. Le soin qu'ils avaient de situer l'œuvre littéraire dans la race, dans le milieu, dans le moment, enveloppait cette autre affirmation qu'un roman, un drame, une comédie, un poème, ont une valeur documentaire à côté de leur valeur esthétique. Ils sont des signes. Les étudier, c'est assister à une expérience instituée par la nature. Les interpréter, c'est comprendre cette expérience. Ce roman, ce drame, cette comédie, ce poème traduisent des états de sensibilité. Ce sont des accidents humains et qui supposent certaines données, des effets et qui manifestent certaines causes. Quelles données, sinon celles des mœurs contemporaines ? Quelles causes, sinon les conditions sociales et politiques où ces états de sensibilité sont apparus ? Les deux idées se rejoignent et l'analyse littéraire ainsi conçue dérive dans l'analyse sociale, aussi logiquement que celle-ci dérive dans l'analyse politique. Comment séparer les mœurs et le gouvernement, sans mutiler la réalité par un effort d'abstraction impossible à prolonger ? Un esprit peut toujours s'arrêter à mi-chemin de sa pensée. Il ne peut pas empêcher que ce chemin ne conduise à un point déterminé. Taine n'a pas même entrevu qu'il dût arriver jamais aux traditionalisme intégral. C'est pourtant la doctrine à laquelle il conduit tous ses élèves... »

Si nous comprenons bien le raisonnement de Bourget, il ne veut pas que l'on parle de « conversion » dans son cas, parce que le point d'arrivée était inclus dans le point de départ de sa pensée. Cela peut se soutenir. Et pourtant, devons-nous confondre pour cela les deux points ? N'est-ce donc rien que d'achever toute la route ? Bourget reconnaît que l'on peut s'arrêter à mi-chemin ; il en cite un exemple des plus mémorables : celui de Taine. Cela ne fait-il pas penser aux scribes de Jérusalem indiquant la route aux mages, mais ne la prenant pas eux-mêmes ? S. Augustin a un joli mot à ce sujet. Il dit que les scribes furent comme les bornes milliaires, qui marquent la direction du chemin, mais qui ne bougent pas de place elles mêmes ! Toute révérence gardée, Taine a été le poteau indicateur. Bourget a lu les inscriptions. Mais au lieu de se coucher au pied du poteau, il a marché dans le sens indiqué, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à l'auberge de sa vacillante pensée ! C'est cela même que nous appelons une conversion.

C'est bien ce qu'insinue Victor Giraud, dans la *Revue des Deux Mondes*, quand il écrit, avec une pointe de sel :

« On le fâchait un peu, on l'irritait même, quand, à son sujet, on parlait de « conversion ». Pour un peu, il eût volontiers prétendu qu'il était resté le même. Et comme c'était un dialecticien très habile, très ingénieux, fertile en ressources, il réussissait parfois à « convertir » d'excellents esprits. Reconnaissons d'ailleurs que tout n'est pas entièrement faux dans cette manière personnelle de voir. Il est certain que la contradiction qu'on a si souvent dénoncée entre les deux manières et les deux états d'esprit successifs de l'écrivain n'est pas absolue. « Il me serait aisé de démontrer, écrivait-il dans une retentissante Préface, que, s'il y a eu développement dans ma pensée, il n'y a pas eu contradiction, et que l'avant-dernier chapitre d'*Un Crime d'amour*, l'épilogue de *Mensonges*, vingt passages de la *Physiologie*, les dernières pages du *Disciple*, celles sur la confession et le péché dans *Cruelle Enigme*, se raccordaient déjà entièrement à ce que j'ai appelé depuis l'apologétique expérimentale. »

Cela est parfaitement vrai. Il n'est pas moins exact que dans les premiers ouvrages du fécond romancier, on trouve en germe quelques-unes de ses théories futures. Seulement, ces germes auraient pu ne pas se développer et aboutir, comme si souvent dans la vie, à un pur et simple avortement. A prendre les choses d'ensemble, on ne saurait nier que l'auteur d'*Un divorce* n'est pas tout à fait le même que celui des *Essais de psychologie* ou de telle brochure peu connue sur Renan. Il n'a pas changé, si l'on y tient; mais, dans l'intervalle, il a évolué; et son évolution est d'un intérêt général si considérable que l'on voudrait, sans vaine curiosité, tout savoir des conditions exactes dans lesquelles elle s'est produite. »

Ces conditions, nous avons essayé de les établir plus haut. Mais il est clair d'ores et déjà qu'en repoussant le mot de conversion, Bourget ne se place pas au point de vue strictement théologique, mais seulement à celui de la continuité logique. Il n'y a pas eu contradiction entre sa jeunesse et son âge mûr; mais il y a eu « prolongement des lignes ». Et se trouvant hors de la foi, à un moment donné de son existence, il a reconquis la foi, avec la grâce divine, en poussant à fond les

idées qui avaient chez lui essayé de tenir la place de la foi. C'est en songeant à des cas de ce genre que Christopher Dawson, dans *Progrès et Religion,* a pu dire que le déisme à la Voltaire, d'abord, le scientisme ensuite n'étaient que des succédanés de la foi chrétienne.

Il n'y a pas eu contradiction, mais il y a eu « conversion ». Si nous avions un doute encore à ce sujet, il disparaîtrait à lire les lignes que consacre Henry Bordeaux à cette question :

« Paul Bourget, écrit-il, a pu rattacher au même principe directeur tous ses ouvrages, et mettre de l'harmonie dans la suite de son œuvre. Dès ses premiers romans, il commençait une enquête sur la société, et il la menait avec une méthode toute scientifique. Seulement, il entreprenait cette enquête par goût de l'observation et de l'analyse, sans lui chercher une conclusion. *Cruelle Enigme, Un Crime d'amour, Mensonges,* etc., peignaient avec complaisance le mal des passions, — avec complaisance sans nul doute pour leurs attraits, mais avec lucidité aussi, et sans rien dissimuler de leurs résultats. Et quels étaient ces résultats ? L'avilissement, la dégradation d'une âme dans *Cruelle Enigme,* le désespoir dans *Un Crime d'amour,* le mépris et l'ignominie dans *Mensonges.* C'étaient donc des réquisitoires contre la passion, mais des réquisitoires singulièrement informés des ressources et des tours de l'ennemi. et, par instants, caressants comme des plaidoyers,

Cependant, Paul Bourget a raison de prétendre qu'il n'y a pas eu scission entre la première et la dernière partie de son œuvre. Il y aurait scission, s'il avait écrit des romans dans le goût des romantiques, c'est-à-dire célébrant, exaltant la passion, lui donnant tous les droits, la vantant jusque dans ses conséquences. Il y aurait scission encore s'il avait écrit des romans célébrant, exaltant le plaisir, comme on le fit au XVIIIe siècle, ou la volupté comme c'est la mode aujourd'hui. Comme il a disséqué sans crainte et sans colère, avec impartialité, la vie de son temps, il n'aurait pu se trouver en opposition avec sa doctrine actuelle (sauf dans la façon d'exposer), que s'il avait rencontré au bout de son analyse des faits contraires, c'est-à-dire infirmant la morale catholique. Ils la reconnaissaient implicitement, puisqu'ils ne trouvaient hors d'elle que mal, souffrance et désordre. Supposez Flaubert soutenant une thèse catholique après avoir écrit *Madame Bovary :* il n'y aurait aucune scission. *Madame Bovary,* en proclamant contre les romantiques — et c'est la première réaction contre le romantisme toujours menaçant dans notre littérature — les dégâts occasionnés par la passion, est un des hommages indirects que tant d'études positivistes dues à des romanciers ou à des sociologues rendent à la morale chrétienne. Venu au catholicisme, Paul Bourget n'a rien changé à sa méthode de romancier. Il a continué d'analyser minutieusement des faits empruntés à la vie contemporaine, ou directement inspirés d'elle. Mais comme il savait quelle serait la conclusion fatale de son analyse, il ne se contenta plus de laisser parler les faits eux-mêmes, faute de savoir les interpréter ; il les commenta, il les expliqua, il nous montra avec éloquence leur conclusion. Sa psychologie ne se suffit plus à elle-même : elle enseigne. Dans l'ordre moral, il est des lois comme dans l'ordre physique. Elles sont seulement plus délicates à observer, partant plus faciles à nier. Mais elles sont de toute éternité et de toute évidence. A l'analyste de les retrouver sous les apparences des faits et de les révéler après les avoir contrôlées. C'est la tâche que Paul Bourget s'est résolument assignée dans ses derniers romans... »

Voilà qui est parfaitement clair. Il n'y a pas eu scission entre les premiers et les derniers éléments de l'œuvre de Bourget. Mais il s'est passé ce qui serait arrivé à Flaubert s'il s'était hautement proclamé catholique après avoir écrit *Madame Bovary.* Croyez-vous que cela n'aurait pas été une « conversion » ?

— Mais il est resté le même, direz-vous, puisqu'il a gardé « le culte du fait exact, » « le culte de la vérité ! »

— D'accord ; mais passer du « culte du fait » au culte de l'Evangile, c'est tout de même quelque chose. Les braves cœurs qui ont adhéré à la doctrine de Jésus-Christ, alors que les chefs de la nation le condamnaient avec rage, avaient aussi passé du culte du fait au culte du divin Maître. Gens positifs, pas du tout « ergoteurs, » ils avaient « vu » les miracles, et ils avaient cru. Ils pouvaient dire, plus tard, avec Pierre : « Nous ne pouvons pas ne pas dire ce que nous avons VU et ENTENDU ! » Il y avait eu pourtant progrès substantiel dans leur accession à la foi.

Tout ce débat se ramène à ceci : Bourget était une âme droite, un esprit clair, un cœur ardent et profond. Il n'a pas changé. Il *cherchait* durant ses premières années. Quand il eut *trouvé,* il a senti que la vérité l'*achevait* lui-même. En ce sens il n'y a pas eu *conversion.* Mais comme, au point de vue théologique, nous appelons « converti » celui qui a *trouvé,* il est évident que, pour nous, il fut une grande conquête de la foi catholique, un « converti » dans toute la force du terme et l'un des plus illustres. Il cherchait la loi de gravitation des âmes, comme Newton avait cherché la loi de gravitation des corps. C'est pour lui qu'il avait été écrit : « Cherchez et vous trouverez ! »

IV

En tout ce qui précède, il est une chose qui peut rester obscure pour mes lecteurs, c'est l'affirmation sans cesse mise en avant par Paul Bourget, et après lui par Henry Bordeaux, de ne faire autre chose, dans ses romans, qu'appliquer une méthode d'observation scientifique. Il semble aux non-initiés qu'un roman soit pure fiction, que l'écrivain dispose de ses personnages et des événements comme il l'entend, et que s'il tend à une conclusion, au nom des faits, ce ne sont pas les faits qui engendrent cette conclusion, mais bien la conclusion aperçue au préalable par lui qui a commandé l'agencement des faits.

C'est ce que nous traduisons couramment en disant que Paul Bourget a fait des « *romans à thèse.* » L'expression, en ce qui concerne des œuvres telles que *Le Disciple, L'Etape, Un Divorce, Le Démon de Midi,* est tellement consacrée que quelques-uns vont être surpris d'apprendre que Bourget a constamment protesté contre cette formule et qu'il a toujours soutenu qu'il

n'écrivait pas et n'avait jamais écrit de « romans à thèse. » Et comment appelle-t-il donc le genre où il excella ? Il le nomme du « roman à idées. » Il s'est expliqué à maintes reprises à ce sujet et en termes qui sont à méditer. C'est, en somme, toute la valeur de son *apologétique* qui est en cause.

Dès 1886, donnant dans un journal ses réflexions sur le roman *La Morte* d'Octave Feuillet, il écrit ceci :

« Le simple résumé de ce livre suffit à montrer qu'ici encore, comme dans *Sibylle,* M. Octave Feuillet a courageusement entrepris un roman à idées. On a beaucoup critiqué cette façon de comprendre l'art de conter, en la confondant avec une autre, celle de l'œuvre à thèse. En définitive, il n'est pas de roman digne de ce nom, dont ne se dégage une idée, une hypothèse explicative des faits observés. Est-ce que *Madame Bovary* n'aboutit pas, comme *La Morte,* à suggérer, sinon à démontrer, une théorie générale sur l'éducation des femmes ? Cependant Flaubert se piquait d'être un observateur sans conclusion. Est-ce que *Le Rouge et le Noir,* de Beyle, ce fanatique de psychologie pure, ne conclut pas à deux ou trois vérités essentielles sur le rôle du plébéien dans la première moitié de notre XIXe siècle ? Pareillement, *La Comédie humaine* tout entière fait-elle autre chose que d'illustrer le corps de doctrines sociales élaboré dans le lucide cerveau de Balzac ? La raison de ce caractère commun à tant de romans est aisée à concevoir. Ce qu'on appelle une loi, en psychologie ou en sociologie, n'est que la somme, que l'expression abstraite d'une expérience plus ou moins prolongée. *Et qu'est-ce qu'un roman, sinon l'imagination d'une expérience humaine ?* [1]. Qu'il le veuille ou non, tout conteur aboutit à dégager une loi. Il est un moraliste. C'est même son honneur d'être cela et de faire réfléchir profondément le lecteur sur les problèmes que nous retrouvons au fond de toute réflexion sur les autres, comme nous les rencontrons dans notre conscience, aussitôt que nous essayons de comprendre et d'interpréter un fragment quelconque de la vie. »

Cependant Paul Bourget estime, avec raison du reste, que le roman ainsi compris a des exigences très précises et très rigoureuses, pour être admis au titre de « roman expérimental. » Seule *la vie* prouve quelque chose. Il faut donc que le roman soit une vraie « tranche de vie » pour prouver quelque chose. Peu importe, en somme, que le romancier tire lui-même les conclusions ou les laisse tirer à son lecteur. Ce qui est nécessaire, indispensable, c'est que l'œuvre traduise de l'observation exacte et vivante. Ecoutons justement Bourget reprocher au livre de Feuillet qu'il apprécie, de n'avoir pas su se hausser à ce niveau :

« Ne reprochons donc pas à M. O. Feuillet d'avoir dégagé, à travers les incidents de *La Morte,* quelques-unes de ses idées sur les maladies de l'âme à notre époque. Regrettons plutôt qu'il ne les ait pas précisées davantage. L'établissement d'une hypothèse psychologique est d'autant plus fort que les faits sur lesquels cette hypothèse s'appuie sont plus nombreux, plus caractérisés, mieux liés les uns aux autres. Pourquoi, par exemple, dans *Le Ménage de garçon* de Balzac, dans la *Madame Bovary* de Flaubert, les conclusions s'imposent-elles avec une évidence quasi mathématique ? C'est que l'un et l'autre romancier ramasse dans son récit une masse énorme de ces petits faits humains qui sont des nuances de caractère ou des détails de passion. L'abondance des renseignements fait ici certitude. Examinez par le menu le personnage de Philippe Bridau, celui d'Emma, vous trouverez que l'analyse éclaire ces deux êtres jusque dans leur plus intime repli. Par suite, tous les développements de leur nature vous apparaissent comme nécessaires. Non seulement cette analyse est si forte, si précise, que vous croyez à la réalité de ces deux créatures comme à celle des hommes et des femmes que vous connaissez, mais encore cette force de réalité emporte avec elle cette conséquence et tout dans ce récit vous semble inévitable. Les grandes causes génératrices qui gouvernent les esprits et les cœurs sont mises à nu. Il n'y a plus rien d'arbitraire ni dans le fils de la bourgeoise Agathe Rouget, ni dans la fille du fermier Rouault ; par suite, il n'y a rien d'arbitraire dans les réflexions que l'auteur vous contraint de faire à leur sujet. M. Octave Feuillet avait procédé de même dans ce début de *Monsieur de Camors* qui demeure le chef d'œuvre de sa manière. Il est permis de regretter que dans *La Morte* il n'ait pas suivi la même méthode, et cela, même à son point de vue. Son hypothèse sur l'influence bienfaisante ou meurtrière de la foi et de la négation religieuse eût gagné en certitude tout ce que la psychologie de ses personnages eût gagné en intensité. »

Si nous comprenons bien cette théorie, cela revient à dire que le roman prouve, à condition que le lecteur dise : « C'est bien de la vie ! C'est bien ainsi que les choses se passent ! » Il prouve pour ceux qu'il charme, pour ceux qu'il émeut, il prouve pour ceux qui y retrouvent leur propre expérience. C'est une force de preuve toute subjective. On ne peut pas empêcher un lecteur récalcitrant de se défendre, en s'écriant : « C'est invraisemblable ! » ou bien : « Cela ne prouve rien, car les choses auraient très bien pu se passer autrement ! »

C'est pour cela que les cas exceptionnels trouvent moins de créance dans les esprits.

Mais Paul Bourget comprenait différemment, semble-t-il, la force démonstrative du roman. Rappelez-vous ce qu'il disait de cet état de « somnambulisme lucide » dans lequel il écrivait. Il se sentait vraiment « contraint » par la logique des caractères étudiés. Il avait ou croyait avoir conscience de ne rien leur ajouter de lui-même. Ils avaient, dans sa pensée, leur vie propre. Cette vie, ils la tiraient justement de la continuité, de la sincérité, de l'acuité de son observation quotidienne. Sûr d'être toujours sincère avec le réel, il ne prenait la plume que lorsque l'accumulation des faits observés lui avait révélé *une loi* de la vie morale et sociale. L'affabulation de son roman n'était plus qu'un procédé de mise en scène, mais le fond du récit était, à ses yeux, rigoureusement vrai, n'étant autre que le fruit de milliers d'observations impartiales et de notations rigoureuses, prises dans la vie de tous les jours.

« Souvent, écrit Henry Bordeaux, en me promenant avec mon cher maître et ami Paul Bourget,

[1] C'est nous qui soulignons. Cette définition du roman est à retenir.

dans les bois de pins qui avoisinent sa propriété de Costebelle, aux abords d'Hyères, j'ai eu l'occasion de l'entendre parler de cet art du roman, à qui il doit ses meilleures joies et qui a sa prédilection. Il préconisait un art objectif où l'auteur ne se met pas en scène et il préférait au journal trop personnel, utilisable seulement comme témoignage, — et de même les lettres, — le récit direct, plus libre, plus varié, plus maître de son dessein. »

Cette idée d'un *art objectif* dominait toute l'œuvre de Bourget. Ecoutons-le reprendre, en 1906, la démonstration faite vingt ans plus tôt, à propos d'Octave Feuillet :

« Nous assistons, dit-il, à la renaissance d'un genre presque unanimement condamné par les critiques et les artistes depuis tantôt cinquante ans : le roman à thèse. — devenu le roman à idées. Les maîtres de 1865, un Flaubert, un Tourgueniew, un Goncourt, s'accordaient sur ce point avec leurs successeurs de 1885, un Alphonse Daudet, un Zola, un Maupassant : le roman devait reproduire la vie sans la juger. L'effacement absolu de l'auteur était alors un dogme. L'école de l'art pour l'art, — aboutissement dernier du romantisme, — se rencontrait dans cette affirmation, avec l'école du document exact, — premier effort de l'esprit scientifique pour pénétrer la littérature. L'artiste tel que le concevait Gautier, le savant tel que le concevait Taine, devaient être également impersonnels. De là, dérive ce type de roman dont Madame Bovary demeure l'exemplaire achevé : — de la réalité, aussi complète, aussi précise, j'allais dire aussi concrète qu'il est possible, et pas de commentaire, pas de conclusion. Qui est l'auteur ? Que vous importe ? Que pense-t-il ? Cherchez-le. Etes-vous, oui ou non, devant des créatures vivantes ? Les voyez-vous agir ? Les sentez-vous sentir ? L'épisode est-il présenté avec une vérité qui s'impose comme un objet ? Si oui, l'artiste et le savant dont se compose le romancier ont fini leur besogne. Pas tout à fait, cependant... Les romanciers d'observation se comparent volontiers aux cliniciens. Or, quelle est l'attitude du clinicien au chevet du malade ? Chez lui aussi, la volonté se tend à effacer chez la personne la pensée, à devenir une table rase où s'inscriront les symptômes. Pas un détail du drame pathologique qui se joue devant lui, dont il n'essaie de se figurer exactement la nature et l'intensité, avec cette soumission absolue au fait que formule l'axiome célèbre : « Il n'y a pas de maladies, il n'y a que des malades. » Lui non plus, le clinicien, n'admet pas que l'on tire d'un cas particulier une loi générale. Il conclut pourtant, et c'est là proprement en quoi consiste le diagnostic. Par quoi ? *Par une hypothèse de cause,* étant donné que nous prenons ce mot cause dans son sens le plus modeste, celui de phénomène antécédent. Il dira que tel trouble de vue a pour cause une lésion du cerveau ; telle palpitation, tel étouffement, telle hémorragie, une dilatation du cœur. Il conditionnera ainsi les symptômes en les subordonnant à un désordre initial. Tant que cette *hypothèse de cause* n'est pas fixée, le tableau mental de la maladie n'est pas dressé. Pareillement, le romancier d'observation, par cela seul qu'il pense les données qui lui sont fournies par la vie, doit les classer, c'est-à-dire les subordonner les unes aux autres. Celles-ci lui apparaissent comme dépendant de celles-là. Malgré lui, une *hypothèse de cause* se détache donc de cette ordonnance. Dans *Madame Bovary,* par exemple, l'hypertrophie de vanité dont souffre Emma dérive du déplacement de milieu qui fait de la fille du fermier Rouault une demoiselle d'abord, puis une dame. Les curiosités coupables qui la jettent à la faute n'auraient pas été réveillées, si elle n'avait ni gâté son esprit à des lectures romanesques, ni développé en elle un besoin de modeler sa destinée d'après ses rêves et non d'après les données inévitables de son sort. Le transfert trop hâtif des classes les unes dans les autres, l'empoisonnement de la sensibilité par l'imagination, voilà les causes que Flaubert discerne et que nous discernons avec lui. Les marquer, c'est conclure. Ce n'est plus uniquement représenter la vie, c'est la juger. La contradiction cachée dans la théorie des romanciers systématiquement objectifs se dévoile par la simple mise en œuvre de leur théorie ! »

Ce que Bourget a ajouté à ses devanciers, c'est le sentiment aigu de la responsabilité de l'écrivain. L'idée (ne disons pas *la thèse,* puisqu'il nous le défend) qui se dégage du *Disciple,* c'est qu'il existe des lois de l'ordre moral, c'est que l'action est liée à la pensée, et enfin que le penseur doit prévoir les conséquences pratiques de ses doctrines pour les juger d'avance, sans quoi on sera en droit de faire retomber sur lui la responsabilité des crimes commis par ses disciples au nom des principes qu'il leur a transmis. Mais il est clair que Bourget n'entendait point se soustraire à la loi qu'il venait de découvrir. L'écrivain, lui aussi, est responsable devant ses lecteurs. En peignant la vie telle qu'elle est, il est trop souvent exposé, — et l'œuvre de Paul Bourget est là pour en témoigner, — à faire du vice des peintures tellement copiées sur nature qu'elles jettent dans les imaginations encore relativement innocentes des visions corruptrices. Il est donc indispensable que le commentaire vienne enlever à ces peintures leur venin, en juxtaposant au mal le châtiment qui l'atteint inexorablement.

C'est ce que Bourget a de mieux en mieux compris, et c'est par là qu'il s'absolvait du reproche de laisser dans ses romans des pages licencieuses. Pour lui, c'était tout *simplement la vie !* Il oubliait peut-être un peu trop que le livre, à notre époque, traîne partout, que le roman même le mieux intentionné peut tomber entre des mains inexpertes, qu'il est trop naturel à quantité d'êtres humains de se porter d'abord aux passages lascifs qui flattent leur imagination avide et malsaine et d'oublier la moralité du récit, ou même de « sauter à pieds joints » sur les pages où cette conclusion saine est fortement exposée. Sa bonne foi est cependant, sur ce point, hors de conteste Il ressemblait au médecin qui « en a tant vu » qu'il ne peut croire à l'impressionnabilité des profanes.

Il se faisait de son art l'idée la plus élevée. Ecoutons le, encore une fois, faire la distinction entre le roman à thèses et le roman à idées. Il va nous dire sa filiation. Il se rattachait aux grands classiques, aux plus grands :

« Corneille, écrit-il en 1909, n'est pas seulement le tragédien de l'héroïsme. Techniquement, il est

le représentant le plus haut chez nous de *la littérature à idées,* confondue trop souvent avec la *littérature à thèses.* Dans notre période classique, cette dernière a pour représentant le Voltaire des tragédies. La littérature à idées est celle qui dégage de la vie humaine, considérée dans sa vérité, les grandes lois qui la dominent. *Son premier caractère est le réalisme de la peinture* [1]. Son but n'est pas de prouver telle ou telle théorie. Elle constate, puis elle conclut. La littérature à thèses subordonne au contraire la vérité de la peinture à une démonstration posée *a priori* dans l'esprit de l'auteur. Elle est idéaliste dans le mauvais sens du mot. Elle vient amender la réalité. Elle l'altère en vue d'un effet total à produire, qui sera la supériorité de tel ou tel principe sur tel autre. Quand Corneille compose *Le Cid, Horace* ou *Polyeucte,* son vigoureux génie d'avocat normand voit d'abord des hommes vrais : un vrai gentilhomme, un vrai Romain, un vrai chrétien. Il ne faussera pas ces personnages pour en faire des abstractions et des arguments. Certes, une idée sur l'honneur, sur la patrie, sur le martyre, se dégage des scènes où Rodrigue, Horace et Polyeucte sont mêlés ; elle se dégagerait pareillement d'un contact direct avec un don Juan d'Autriche, un Régulus, un saint Irénée, si ces morts, qui ont été des hommes réels et vivants, pouvaient revenir au monde et causer, sentir, agir devant nous. *Corneille est d'abord un artiste visionnaire* [2]. De la vision, qui passe aussitôt à la pensée, mais la vision précède. Derrière les effets, il aperçoit les causes, et que ces causes sont des *idées agissantes.* Mais il en a d'abord vu les effets, et avec quelle vigueur de regard ! Rien de plus contraire au procédé voltairien, à ces tragédies froides et déclamatoires, où les héros ne sont que des porte-parole de l'auteur. A côté de Voltaire, il faudrait mettre Hugo, et, tout au contraire, à côté de Corneille, si étrange que paraisse le rapprochement de ces deux noms, Alfred de Musset. *Ruy Blas, Marion Delorme, Le Roi s'amuse,* sont des drames à thèse, factices et arbitraires comme ce genre même. *On ne badine pas avec l'amour, Lorenzaccio,* sont de magnifiques pièces à idées, où le poète a travaillé comme Corneille. La donnée est différente, le procédé d'art est identique : la vie d'abord peinte dans sa vérité, la réflexion venant ensuite. La pensée chez Musset, comme chez le maître de Rouen, sort de la vie. Elle n'a pas imposé par avance aux faits une exigence et une déformation. »

Ne croyez-vous pas que c'est là une page superbe de critique littéraire ? Pour juger un auteur, il faut étudier son attitude envers le réel. Est-il homme de parti pris, qui triche avec la vérité ? Quel que soit son talent, — et celui de Voltaire était immense, — il ne fera pas œuvre d'art véritable, car l'art est avant tout vérité et la vérité a pour mesure *ce qui est.*

Bourget est donc très ancré dans sa conviction : pas de thèse *à priori,* mais *des idées.* Il en faisait une question de fierté et de dignité d'artiste. Il ne voulait pas être l'homme qui vend une marchandise, qui s'enrichit à débiter du roman à gros tirage, l'homme qui amuse les badauds. Il s'attribuait une véritable mission : celle de forcer à penser, et à penser juste. Il ne savait pas faire de plus grand éloge d'un écrivain que de dire de lui : « C'est un littérateur d'idées, ce n'est pas un écrivain à thèses. » Recevant Maurice Donnay à l'Académie française, le 19 décembre 1907, il s'écriait, devant une immense et docte assistance :

« Vous vous occupez de problèmes d'idées. Je dis de problèmes, car, pas plus dans le *Retour* (de Jérusalem) que dans les comédies similaires, vous n'avez soutenu de thèse. Votre sûr génie vous a fait éviter cette tentation dangereuse... Condamnons la littérature à thèse, genre essentiellement faux ; distinguons en la littérature à idées, genre légitime, genre nécessaire. Si nos romans et nos drames n'y aboutissaient pas, *nous ne serions que des amuseurs* [1]. Balzac qui professait et pratiquait le culte passionné de la littérature à idées, a eu un mot terrible de dédain pour les conteurs sans philosophie : « Ils me font l'effet, disait-il, de l'homme le plus courageux signalé par Frédéric II après la bataille, ce trompette qui n'avait cessé de souffler le même air dans son petit *turlututu.* »

Il serait bien étrange en effet que les plus pénétrants observateurs de la « Comédie humaine », pour parler comme Balzac, se fissent une consigne de ne rien laisser percer des conclusions que cette observation même leur impose, de ne jamais se permettre de faire la moindre hypothèse sur *les lois* qui régissent la vie sociale. Ce serait comme si l'on imposait aux physiciens, aux chimistes l'obligation de collectionner des faits sans avoir le droit de proposer et de formuler des *lois de la nature.* Zola se donnait fièrement le titre de « docteur ès-sciences sociales ». Les romanciers se considèrent généralement comme tels. Avouons que leur manière de présenter leur science est moins rébarbative que celle des Manuels de Sociologie. Seulement ce qu'ils gagnent en agrément, peut-être le perdent-ils en précision. D'autre part, il est sûr qu'ils atteignent cent fois plus de monde que ne fera jamais un traité en règle.

Cela nous conduit à examiner la valeur de « l'apologétique expérimentale » qui fut le terme des réflexions de Bourget sur la structure de la société.

V

En principe, cette valeur est très grande. Elle est du même ordre que celle que nous tirons, par exemple, du beau livre du Dr Alexis Carrel : *L'Homme, cet inconnu* [2]. Qu'un homme connu pour sa sincérité, pour l'ampleur de son information, par sa compétence hors de pair dans les

[1] C'est nous qui soulignons. Il semble que nous tenions là l'explication du réalisme que l'on note dans la plupart des romans de Bourget. Mais de son propre aveu les grands classiques (sauf le Voltaire des tragédies) étaient des « réalistes », ce qui prouve que l'on peut représenter exactement la vie, sans tomber dans la description trop appuyée des désordres et des vices.

[2] C'est encore nous qui soulignons. La théorie du roman tel que le conçoit Bourget est admirablement illustrée par de telles formules.

[1] C'est nous qui soulignons : Bourget ne veut pas être un *amuseur*. Bien plutôt se sent-il la vocation d'*apôtre* de la vérité. Ce n'est pas pour lui qu'a été écrit le livre de Benda sur *la trahison des clercs.*

[2] Nous ne saurions trop recommander la diffusion, dans les milieux cultivés, de ce remarquable essai (in-12 de 400 p., 18 f. ; Paris, Plon).

sciences biologiques, vienne proclamer que la poursuite exclusive des biens corporels et la subordination des puissances de l'âme aux appétits de la chair, qui caractérise l'ère dite « industrielle », aboutit en fait, et de façon indéniable, à l'abaissement de la chair elle-même, à un déséquilibre nerveux qui se traduit par un accroissement affolant des maladies mentales de tout ordre, depuis la folie pure jusqu'à cette nervosité qui détruit les foyers ou en chasse le bonheur, à une diminution non seulement du niveau intellectuel, mais encore de la force physique, de la puissance de résistance de l'organisme en face de la vie, n'est-ce pas là une éloquente « apologétique expérimentale » ? N'est ce pas le commentaire le plus inattendu, mais aussi le plus frappant de cette parole du Christ : « Quiconque veut gagner son âme la perdra, et quiconque perdra son âme, la gagnera ! » Ce qui revient à dire : « Si vous voulez, selon la formule du jour, vivre votre vie, vous serez esclaves de vos passions, de vos vices, de vos manies, vous dépérirez, vous aboutirez au plus abominable suicide mental et même physique ; tandis que si vous consentez à vous mettre dans l'ordre, à accepter une discipline, à sacrifier vos appétits individuels, pour ne plus songer qu'à *servir,* alors vous grandirez votre humble personne jusqu'à la sublimité du plus haut idéal, vous vous diviniserez et vous obtiendrez, dès cette vie, et encore mieux dans la vie future, cet épanouissement total de votre être dans la béatitude divine, qui est la fin même de votre existence. »

Or, ce que le Dr Carrel nous dit tout au long de son beau livre de 400 pages, c'était déjà, sous une forme ou sous une autre, ce que nous disaient les romans de Bourget. C'était du reste, on l'a vu, ce que son maître, Taine, avait courageusement affirmé dans *Les Origines de la France contemporaine.* Bourget ne perd pas une occasion de nous montrer dans l'Eglise catholique la seule puissance de salut qui reste à la civilisation contemporaine. Prenez, par exemple, son roman *Cosmopolis.* Voici comment Henry Bordeaux le résume :

« Dans *Cosmopolis,* dit-il, il analyse cette société cosmopolite qui se retrouve dans toutes les grandes villes, Paris, Rome, Le Caire, et qui, sous les modes les plus modernes, paraît s'uniformiser et perdre les différences et même les inimitiés de race, de religion, de caractère, pour revêtir un même uniforme mondain : qu'un drame intime intervienne et chacun des protagonistes réagit, avec ce qu'il a de plus profond ; alors toutes ces différences, toutes ces inimitiés reparaissent et le vernis a craqué. »

Mais ce qu'il faudrait ajouter à ce résumé, fort exact mais incomplet, c'est que Bourget a voulu représenter ici la fin d'un monde, et donner la figure de notre génération égoïste et sceptique, élégante et brutale, affamée de sensations et d'émotions malsaines, livrée aux spéculateurs, aux intrigues des diplomates, aux combinaisons des politiciens, ne sachant plus où elle va, et se prenant, entre deux ivresses, à se demander si elle ne court pas à l'abîme de quelque effroyable catastrophe, comme une guerre mondiale. Et Bourget ne s'en est pas tenu là. Il a voulu aller jusqu'au bout de sa pensée : il a tenu à indiquer la voie du salut. A la fin du roman, quand tous ses personnages se sont abattus, les uns dans la ruine, les autres dans la mort, tous dans l'ignominie, au dessus du tableau écœurant de leur déchéance, le romancier dresse la grande figure du pape. A cette date, c'est Léon XIII. Dorsenne et Montfanon se sont égarés dans les jardins du Vatican, tristes, dégoûtés, et ils échangent entre eux des propos pessimistes sur leur temps et sur les méfaits de la pensée moderne.

« Qu'y faire ? hélas ! s'écrie Dorsenne. C'est la maladie d'un siècle trop cultivé et elle n'a pas de guérison !...

— Elle en a une, interrompit Montfanon, et que vous ne voulez pas voir... Vous ne nierez pas que Balzac fut le plus hardi de vos écrivains modernes, et faut-il que ce soit moi, un ignorant, qui vous cite, à vous, le mandarin du suprême bouton, la phrase qui domine son œuvre : « *La pensée, principe des maux et des biens, ne peut être préparée, domptée, dirigée que par la religion.* »

Tenez, continua-t-il, en prenant tout d'un coup le bras de son compagnon et le forçant de regarder dans une allée transversale à travers les taillis, le voilà, le médecin qui tient en dépôt le remède à cette maladie de l'âme comme à toutes les autres... Ne vous montrez pas. On aura oublié notre présence... Mais regardez, regardez,... Dieu ! quelle rencontre !... »

Suit un délicat portrait du vieux pape et le roman s'achève sur une note d'apaisement, comme pour montrer que, sous la houlette du pasteur des âmes, toutes les agitations qui bouleversent et tourmentent notre génération se calmeraient peu à peu dans la grande paix du Christ.

On peut dire que la même conclusion se dégage, sous des formules diverses, de toute l'œuvre de Bourget.

Il convient de noter toutefois qu'auprès de cette grande conclusion, il est plus d'une idée secondaire que l'on peut discuter ou même rejeter, dans cette œuvre abondante et touffue. Il en est de nombre de ses hypothèses comme des hypothèses des physiciens : elles ne sont que des « propositions de loi, » mais il leur reste à être sanctionnées par les faits pour s'imposer à la science achevée, au titre de lois véritables.

C'est pourquoi plus d'un critique a raillé certaines suggestions de Bourget.

C'est ce que fait, par exemple, Henry Bidou, dans le passage suivant de son étude de la *Revue de Paris :*

« Je n'apprendrai rien à personne en disant qu'il existe aujourd'hui une certaine tendance à considérer un univers plus chaotique (que celui auquel croyait Bourget), à croire que la nature fait toutes les expériences, dont beaucoup ratent misérablement, et que tout n'est pas pour le mieux dans ce laboratoire incohérent. Comme j'avais fait un jour allusion à ces idées, je ren-

contrai l'écrivain dans la maison de Balzac. Il me reprit avec bienveillance, mais avec fermeté. Je le revois encore, appuyé à la petite cheminée de marbre noir : « Le monde n'est pas un désordre, monsieur Bidou. »

Il déplorait que la société en fût un, et c'est pour le combattre qu'il inventa la doctrine de *L'Etape*. Il l'a exposée dans toute sa rigueur, bien plus tard, dans une phrase du discours où il recevait M. Boutroux. Comme celui ci était le petit-fils d'un avocat : « Vous permettrez à l'auteur de *L'Etape*, disait Bourget, de signaler dans votre talent l'illustration d'une loi trop souvent méconnue : l'utilité, la nécessité pour les familles d'une ascension lente, d'une maturation prolongée. Cette durée de plusieurs générations successives dans un même cercle d'habitudes crée seule une atmosphère, un milieu, des mœurs. » Personne ne doute de la bienfaisance d'un milieu familial qui soit sain. Mais faire du milieu initial la condition nécessaire de la moralité, c'est encore du déterminisme tainien. Et Beethoven ? Toute cette doctrine de *L'Etape* est une vue de l'esprit. Plus exactement, c'est la transcription dans le domaine des sciences sociales du *Natura non facit saltus*, de Linné. Rien n'est plus dangereux que ces transferts. La moitié des idées littéraires du XIXe siècle sont des métaphores empruntées aux sciences et qui se sont dégonflées avec les hypothèses scientifiques qu'elles copiaient. L'évolution sociale de Bourget n'a plus de support depuis que la botanique connaît les mutations brusques. L'évolution des genres de Brunetière a la valeur scientifique d'un calembour. De la théorie de *L'Etape*, il faut exclure l'Eglise, où les plus humbles naissances n'ont pas empêché les plus hautes fortunes. Il faut exclure l'armée ; sinon, le vainqueur de la Marne, fils d'un tonnelier, aurait tout juste eu le droit de commander une compagnie. Comment eût-il sauvé la France? C'est au moins l'œuvre de trois générations. Il faut exclure la politique. Sans quoi Barthou, qui ne cachait point ses origines populaires, aurait été à son collègue de l'Académie une vivante objection. Il faut exclure la littérature. Quelques-uns des meilleurs écrivains de notre temps n'ont pas été bercés, comme disait Thiers, sur des genoux de duchesses. Il faut exclure les peintres et les sculpteurs. Il faut exclure l'Université. Que reste-t-il ? »

M. Bidou a raison. Mais ce qu'il devrait ajouter, c'est que la thèse de *L'Etape* est loin d'être aussi absolue. Comme le dit fort bien Henry Bordeaux, ce que Bourget a voulu indiquer, c'est que

« le danger de l'étape trop vite franchie est un danger moral. Ce danger moral peut être conjuré par l'éducation. Et c'est la seconde thèse de *L'Etape*. Une éducation religieuse est le meilleur frein dans une société démocratique où, forcément, les appétits sont déchaînés, dans une société positive et pratique où les forces morales se trouvent diminuées. Les enfants de Monneron ne sont point déplacés dans leur milieu en somme : il ne leur manque que la force de supporter un sort médiocre, en voyant autour d'eux tant de destins plus enviables. Cette force, ils l'eussent trouvée dans la religion. »

S'il est vrai que Bourget est parti d'analyses exactes, même si ses hypothèses explicatives sont à réviser ou à compléter, son œuvre demeure intéressante. Elle garde en tout cas la valeur d'un témoignage sur l'impression que le spectacle quotidien de la vie moderne produisait sur l'un de ses observateurs les plus intelligents et les plus assidus. Et cela n'est pas rien !

VI

Nous devons signaler à nos lecteurs les très intéressantes *Revues missionnaires* créées ces temps derniers et qui nous sont parvenues.

A plusieurs reprises, nous avons signalé *Les Grands Lacs*, revue missionnaire du Congo belge. Voici, dans le même genre, *A Travers le Monde*, une ravissante revue mensuelle, publiée par les *Jésuites missionnaires* [1]. Courts articles, très substantiels, gravures documentaires du premier intérêt, admirablement exécutées sur beau papier, vrai régal pour les yeux et pour l'esprit.

Les Missions catholiques, revue éditée par les Bureaux de la Propagation de la Foi, 12, rue Sala, à Lyon, sous la direction éclairée de Mgr Deyrieux [2]. Ici encore, belles illustrations complétant un texte substantiel et vivant.

Et nous devons encore parler des *Annales des Franciscaines de Marie*, si bien imprimées et illustrées par les religieuses elles-mêmes, — de la *Chronique des Sœurs missionnaires de Notre-Dame d'Afrique* (Sœurs Blanches), etc., etc.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus Bibliographiques

« Célébrités d'hier et d'aujourd'hui ». — Paul Bourget, par Gaëtan BERNOVILLE. — In-8 de 44 p. sous couverture en deux couleurs, 3 f. — Paris, Denoël et Steele.

Visiblement, cette étude était écrite avant la mort du grand écrivain. Il a suffi d'y ajouter les deux pages finales, peut-être même leur seul titre : « Devant le tombeau ». A cela d'ailleurs nul inconvénient. N'a-t-on pas assez dit, — les uns pour l'en féliciter, les autres pour l'en blâmer, — que depuis quinze ans Paul Bourget n'avait pas changé !

M. Bernoville n'a pas prétendu tracer en ces quelques pages un portrait définitif de l'écrivain disparu. Mais il ne nous déplairait pas d'y voir la première esquisse d'un travail beaucoup plus ample. C'est une œuvre que l'ancien directeur des *Lettres*, si ouvert à tout ce qui regarde la littérature d'aujourd'hui, et qui eut l'avantage d'approcher de très près P. Bourget dans l'après-guerre, pourrait mieux qu'un autre mener à bien.

En attendant, il a livré au grand public un précis clair et complet sur la vie et l'œuvre, celle-ci étant d'ailleurs inséparable de celle-là.

C'est une sorte de film rapide où défilent comme des instantanés les images successives de l'enfance et de la première jeunesse (naissance à Amiens, mais avec une ascendance profonde en Vivarais ; études à Strasbourg, puis à Clermont, puis à Paris, suivant les déplacements de son père, qui était professeur de mathématiques ; lectures abondantes : Balzac, Musset, Stendhal, Taine,

[1] A Lyon, 42, Montée Saint-Barthélemy ; 15 fr. par an.

[2] 40 f. par an.